

Thème de communication :

« JE MANGE SAIN, DONC JE SUIS » : DE LA DIÈTE ÉTHIQUE COMME
EXPRESSION IDENTITAIRE POUR UNE PENSÉE DE DÉVELOPPEMENT
EN AFRIQUE SUBSAHARIENNE

.....
Germain NDONG ESSONO

Enseignant-chercheur en Philosophie (Ethique de l'environnement),

Ecole Normale Supérieure (ENS) de Libreville/Gabon.

Contact : ndongess@yahoo.fr

Introduction (problématisation)

1. « Nous mangeons donc sous sommes » : conséquence problématique de nos identités sous la dynamique des paysages

2. « *Je mange sain, donc je suis* » : de la diète éthique pour une pensée de développement communautaire en Afrique subsaharienne

Introduction

Sous notre intitulé thématique, « **Je mange sain, donc je suis** » : de la **diète éthique comme expression identitaire pour une pensée de développement en Afrique subsaharienne**, nous entendons examiner la façon dont la qualité de vie, rapportée essentiellement aux ressources environnementales d'alimentation physiques ou spirituelles par analogie, détermine l'identité des peuples et conditionne la dynamique de leur transformation des espaces paysagers en Afrique subsaharienne.

En effet, à l'heure où les nouvelles voies de conception et des pratiques de développement se recentrent de plus en plus sur l'intériorité de l'homme, l'objectif d'un tel examen consiste, à juste titre, à pouvoir inspirer le développement endogène des peuples, à partir de la stricte observation des valeurs antérieurement constitutives de ce qu'ils sont, c'est-à-dire ce qui les identifie. L'approche philosophique dont nous empruntons ici la démarche nous amène à nous demander, *en quoi « manger sain », sous l'observation des valeurs de comportementalité singulière ou collective (diète éthique), peut ontologiquement façonner les individus et contribuer à l'essor des communautés d'Afrique subsaharienne et de leurs territoires ? Autrement dit, comment pouvoir se démêler et entretenir la dynamique de la nécessaire transformation de nos paysages, sans faillir au minimum dans la gestion sociale des différents problèmes qui s'y rapportent conséquemment ?* Devant cette interrogation, nous avons consigné deux points pour évoquer le sens synthétisé de l'identité entre ce qui constitue la réalité en soi, et le processus relationnel qui construit ce soi dans le moule des interactions entre les personnes et leur milieu socioculturel et environnemental.

1. « Nous mangeons, donc nous sommes » : conséquence problématique de nos identités sous la dynamique des paysages

Dire que « nous mangeons donc nous sommes », par référence à la célèbre formule de Descartes : « Je pense donc je suis » (1966), ce n'est pas pour y souscrire littéralement à sa logique fondamentale du sujet qui médite en vue de faire constater sa propre existence comme la première conscience vraie et certaine, capable de surmonter le moindre doute. Mais nous y recourons pour exploiter analogiquement le sens de l'évident et immanent rapport entre le fait de manger ou de s'alimenter, et celui de pouvoir vivre ou exister. Nous savons ordinairement qu'il faut manger pour vivre, c'est-à-dire se nourrir pour s'accomplir avant tout comme existant biologique. Le fait de se nourrir demeure

l'acte grâce auquel l'existant biologique actualise la condition de sa propre permanence, à chaque fois qu'il a la possibilité de s'assurer pareille expérience.

Dire dès lors que « nous mangeons donc sommes », c'est rapporter la détermination de nos identités à la vie dialectisée par nos activités transformatrices de nos milieux environnants. Si l'homme s'accomplit de l'exploitation de son milieu naturel, en tant que vecteur des conditions de toute vie, il n'empêche que l'homme peut aussi se prévaloir d'en être le garent. Ainsi, dans les relations que les hommes entretiennent avec leur environnement, les pratiques de transformation des espaces paysagers déterminés, reflétant leurs profondes aspirations aux conditions d'épanouissement, devraient correspondre aux capacités de régénération naturelle des dits espaces.

Nous indexons là un aspect essentiel des interactions problématiques de l'homme avec la biosphère. Entre la déforestation, la surexploitation des sols et l'élevage intensif, pour l'alimentation de l'homme, les ressources naturelles font l'objet d'une quête effrénée, relativement indispensable aux besoins, mais dont les conséquences sur le mode de vie des communautés sont parfois imprévisibles et difficilement gérables. En plus donc des enjeux relevant de sa quantité et de sa qualité, caractéristique de sa rareté, la nourriture des hommes est problématisée dans la gestion durable et équitable des territoires. Les activités humaines intensifiées dans des régions qui semblent bénéficier de certains atouts, en termes d'attractivité, sont bien en mesure d'y transformer les conditions de vie, au point malheureusement de finir par pouvoir y compromettre le confort d'existence, en générant des conflits sociaux.

De fait, l'inhérente relation entre l'homme et ce qu'il mange, dont nous tentons d'affermir ici l'hypothèse, intègre le sens fondamental de la conception africaine de l'environnement (l'humain et ce qui l'entoure). En Afrique, les représentations locales de l'environnement intègrent généralement les aspects juridiques, les considérations religieuses et socio-anthropologiques. On parle de

la conception du monde comme un « Tout » dans lequel l'être de l'homme se dévoile dans l'immanence de la nature.

Ainsi, contrairement à la rationalité scientifique qui élimine la sensibilité par son élaboration de la connaissance objective, la conception vitaliste de la nature, celle du poète, du romancier ou du « Bantou », unifie la conscience et la nature dans une totalité de solidarité cosmique indéfectible.

Dans cette perspective, en Afrique subsaharienne, les problèmes que posent les actions de l'homme dans le milieu naturel, ne vont pas uniquement concerner la faune, la flore ou le climat, mais ils trouveraient avant tout leur pertinence dans la vision paysanne des liens vitaux qui existent entre les humains et leurs habitats. L'homme reçoit de la nature ce qui le constitue comme « être » tout en étant le lieu d'accomplissement des fins propres à cette dernière. Autrement dit, alors que la vie implique l'échange dans l'organisme, il s'établit une interdépendance des phénomènes naturels qui veut que toute puissance exercée par l'homme sur le milieu naturel, l'exploitant et le modifiant ainsi, occasionne en même temps certaines transformations qui impliquent la dégradation des énergies essentielles pour l'ensemble des vivants : les limites de l'homme à devenir véritablement maîtres et possesseurs de la nature relèvent assurément de cette complexité du système écologique qui veut qu'il ait corrélation entre les effets et leurs causes.

Le philosophe allemand Hans Jonas (1998), en ce sens, estimait à propos du recours aux moyens technologiques dans la lutte pour la sauvegarde de notre environnement que, combattre l'effet à l'aide des moyens en question, renforçait la cause. Cette logique est bien valable dans le problème que nous traitons. Si nous devons manger pour vivre humainement dans certains espaces déterminés de nos régions d'Afrique subsaharienne, les conditions acceptables à une telle vie exigent de nous en revanche, des actions d'exploitation et de transformations des dits espaces. Par conséquent, en combattant la faim, les hommes s'exposent aux conséquences environnementales et socioculturelles d'autodestruction que

cette exigence vitale implique : « *La faim est donc bien l'argument moteur du réel : c'est elle qui conduit les animaux au combat, à l'entre-déchirement, c'est elle qui mènent les hommes à compliquer une existence originellement parfaite* » (M. Onfray, 1989).

Ainsi, à défaut de songer à l'inactivité ou encore moins de suggérer à certaines populations d'Afrique subsaharienne, de considérer culturellement leurs milieux naturels de vie autrement que comme des phénomènes sacrés, hérités de leurs ancêtres – c'est notamment sous une telle considération que toute modification ou transformation assujettissante des espaces paysagers, reste perceptible chez les populations autochtones comme une spoliation, un dépouillement de leur mémoire, une dépossession de leur identité –, nous proposons plutôt que les activités afférentes à l'exigence vitale de se nourrir, se déterminent sur le régime alimentaire.

2. « Je mange sain, donc je suis » : de la diète éthique pour une pensée de développement communautaire en Afrique subsaharienne

Le sens symbolique de la diète éthique comme expression identitaire des peuples tente ici de mettre en évidence l'idée suivant laquelle « une société ne se développe véritablement que selon sa propre formule ». La formule de développement propre à une société quelconque ne renvoyant qu'à la structure organisationnelle des pensées et des habitudes comportementales de son peuple : il peut donc bien s'agir d'habitudes alimentaires. Car, en choisissant de s'alimenter d'une certaine manière, l'homme décide en quelque sorte du vivant qu'il doit être. Non pas simplement parce qu'un type d'alimentation produit un type d'homme, comme Rousseau nous le signifiait dans *La Nouvelle Eloïse*, mais parce que la nourriture est comme un « argument performateur du réel (...), un biais pour la construction de soi comme une œuvre cohérente ». (M. Onfray. 1989).

Par le biais de la nourriture, les conditions et la valeur de l'action humaine sont bien effectivement discutées. La qualitative des liens sociaux entre communautés, le cas ici des communautés d'Afrique subsaharienne, va dépendre de la qualité de vie que les hommes, en activité d'exploitation des ressources naturelles, peuvent rendre possible. Il leur importe donc de veiller naturellement à l'équilibre consommation/production car, avec l'avènement de la crise environnementale, il est plus que jamais indiqué que l'aspiration sans cesse renouvelée à des meilleures conditions de vie, sous-entend dans une certaine mesure l'épuisement des ressources naturelles, la réduction des espaces habitables et finalement la dégradation des conditions vie que l'on souhaite initialement améliorer.

On ne saurait proscrire les actions que l'homme déploie dans sa quête de nourriture, mais on peut intervenir en amont avec la médiation intelligente d'une sensibilité à la dimension éthique, pour que l'effectivité des dites actions soit régulée. Le propos de Sénèque qui suit le relève si bien : « Nul ne peut avoir tout ce qu'il désire, mais il peut ne pas désirer ce qu'il n'a pas et user gaîment de ce qui se présente. Notre indépendance tient pour une bonne part à un estomac bien élevé et que les mécomptes ne rebutent pas » (1964).

Dans la constance de cette pensée, Sénèque nous rappelle que le fait de vivre à l'exemple d'autrui était une des causes de nos misères. Car, au lieu de nous régler sur la raison, nous nous laissons égarer par le courant de l'usage. Nous opérons des choix de vie par effet de mode et tombons dans l'erreur qui va nous tenir lieu de principe raisonnable en devenant l'erreur du grand nombre. Le choix reste donc judicieux pour l'ensemble des opérations conduisant à notre alimentation. « Manger sain pour s'assurer de son existence », ainsi que nous le proposons, devient affaire de régime alimentaire, déjà perceptible chez les philosophes comme J. J. Rousseau, L. Feuerbach ou F. Nietzsche qui entendaient par là « une volonté d'adéquation avec soi-même, exigence d'harmonisation de l'appétition et du consentement.

Adopter un régime alimentaire qui consiste à manger sainement, c'est combattre la volonté d'abondance alimentaire qui est le ferment de décomposition introduisant le négatif dans la gestion traditionnelle des espaces paysagers d'Afrique subsaharienne. Ceci dit, lorsqu'on perçoit ce qui convient le mieux à notre organisme et par conséquent, à notre environnement, l'ensemble de nos activités doit porter à nous maintenir dans l'état le plus favorable aux vertus, pour l'impulsion du développement communautaire. Car, le développement personnel est la participation singulière de chacun au développement communautaire.

Conclusion

La réduction ou la transformation des espaces naturels favorables à la vie, fait partie des problèmes environnementaux les plus laborieux pour lesquels les pays d'Afrique subsaharienne, à l'instar d'autres pays, se mettent au défis de mobilisation des pratiques de lutte contre la dégradation des ressources naturelles, et celle des liens sociaux qui en est le corollaire, pour la survie de leurs communautés et l'essor de leurs territoires, généralement soumis aux conditions climatiques fluctuantes, à la désertification et à la perte de la biodiversité. Sachant que dans l'inventaire des impacts environnementaux, une part importante de responsabilité peut être imputable à leurs activités, les humains tentent de se ressaisir par le recours à l'éthique et examinent les raisons et les modalités qui commandent les dites activités, leurs implications et leur finalité, en vue d'un ajustement comportemental.

Ainsi, les communautés des pays d'Afrique subsaharienne sont vivement interpellées à se rendre disponible à l'adoption des styles de vie respectueux de l'environnement ; une volonté pratique de l'éthique de la consommation, fondée sur les principes de réduction, de restriction, de réutilisation ou de recyclage. Une telle pratique devrait permettre à ces communautés de préserver leurs espaces paysagers, tout en continuant d'y récolter les productions. Elle consisterait à maximiser le rendement tout en imprimant celui-ci du caractère

durable et soutenable. C'est dans cette perspective que nous avons parlé de « diète éthique » pour corroborer la pratique du régime alimentaire « comme art de vivre (...), toute une manière de se constituer comme un sujet qui a, de son corps, le souci juste, nécessaire et suffisant » (M. Foucault, 1997). La diète éthique est donc symboliquement entendue comme une abstention quelconque d'aliment pour des raisons personnelles ou thérapeutiques ; un moyen de nettoyage pour un organisme qui s'active à se débarrasser des toxines, lorsqu'il est particulièrement tenu par les conditions d'observation de certaines valeurs positives.

Adopter un quelconque régime alimentaire au moyen d'une médiation éthique, c'est une autre manière de se donner une constitution biologique et spirituelle perspectiviste, une autre façon d'élaborer son identité socioculturel emprunt au devenir. C'est pourquoi notre compréhension du célèbre adage d'Hippocrate : « Que ton aliment soit ton médicament », peut aller au-delà de l'aspect nutritionnel de l'alimentation qu'il évoque, pour intégrer le sens de l'édification de soi ou des communautés interagissant avec leurs milieux socioculturels et environnementaux.